o des HISTOIRES

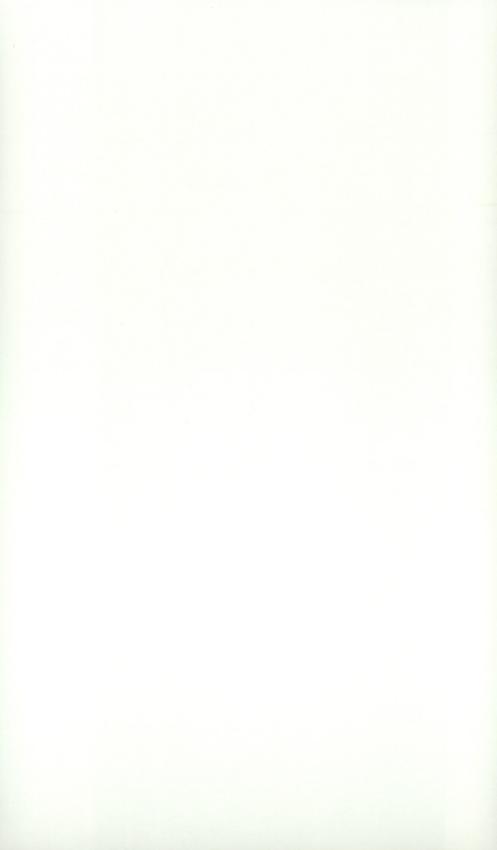
# Du Sacré

**Croisades et pèlerinages Images et langages** 

par

ALPHONSE DUPRONT

nrf







# Bibliothèque des Histoires



# ALPHONSE DUPRONT

# DU SACRÉ

Croisades et pèlerinages Images et langages



GALLIMARD

Le présent volume est constitué, en fait, de deux ensembles.

Le premier, profil d'un cheminement personnel de recherche, au travers de différentes formes d'expérience religieuse qui imposent le sacré : cet « Itinéraire » a semblé indispensable pour donner au second la probité d'une unité.

Le second rassemble des études déjà publiées ici et là, et qu'il a paru opportun de réunir, en raison de leur convergence. Le plus grand nombre de ces études ont été cependant reprises dans leur forme première, mais toutes partiellement réécrites, et pour quelques-unes d'entre elles, sensiblement élargies. Il importait de les présenter moins comme des documents d'histoire, fatalement datés, que comme des étapes d'une recherche, naturellement enrichie au gré du temps qui passe.

Quel que soit le destin postérieur de cet ouvrage dont contenu et économie sont de ma seule responsabilité, il me faut ici reconnaître qu'il n'eût peut-être pas existé sans l'amicale et persévérante confiance de Pierre Nora et la sollicitude affectueuse de Mona Ozouf: qu'ils trouvent donc l'un et l'autre dès cette première page le témoignage de ma fidèle gratitude.

La réalisation du volume n'aurait point été ce qu'elle est sans l'aide inlassée de Monique Dupront, compagne de la recherche et de la mise en œuvre, et d'Aline Debert, dont compétence et dévouement m'ont été particulièrement précieux. Le relever ici est devoir.

## OPTION D'ÉCRITURE

Sacral donne normalement sacraux au masculin pluriel. Mais une tendance déjà nettement accusée avec marials et pascals par exemple, recherche manifestement, pour ce qui concerne les choses de la religion, une consonance terminale moins rude que le pluriel en aux. Nous avons ici délibérément opté pour la voie ouverte par le vocabulaire religieux, en parfaite cohérence avec les matières dont traite ce volume : aucunement innovation donc, mais besoin d'une euphonie qui rend davantage au mot la réalité sensible de la chose.

(Première occurrence: p. 25.)

Itinéraire Extrait de la publication



Les études qui suivent s'échelonnent entre 1958 et 1986. Les dates profilent un parcours – parcours de découverte, de réflexion, peut-être aussi d'expérience. Parcours qui n'est pas seulement de l'homme, mais comme imposé par l'aveu même des choses.

Il faut commencer par l'homme. Sa découverte du chemin pèlerin est le fait d'un maître, Paul Alphandéry. Le rythme annuel du pèlerinage à Lourdes, fidèlement gardé dans son Condomois natal, eût pu lui en enseigner plus tôt les vertus, mais trop encombré, le pèlerinage d'aujourd'hui, et de commodités, bien qu'en ces temps maintenant quelque peu lointains elles fussent réduites au minimum de ce que permettait le progrès, et de culture dévotieuse, elle trop cléricalement habituelle. L'âme du pèlerinage n'y apparaissait surtout que comme un prolongement d'Église. Quand l'âme, même intacte, s'ensevelit dans l'habituel, seuls l'émoi ou la conscience de l'extraordinaire et du grand permettent d'en retrouver l'approche.

Dans l'atmosphère quiète, intime et quelque peu hors du temps de l'École des hautes études, à la section des sciences religieuses, durant mes années normaliennes, Paul Alphandéry me découvrit la Croisade, ou le pèlerinage paroxystique. Fils de lumière, de sa Provence originelle, sous des apparences modestes, parfois d'une simplicité hirsute, tout dans sa personne physique, corpulente, voire replète, s'éclairait d'une chaleur d'âme envoûtante; les yeux, quelque peu plissés, dans la broussaille d'épais sourcils, rayonnaient bonté, clairvoyance et une sagesse du fond des temps. Passionné de l'extraordinaire comme on pouvait l'être alors sous son ciel natal, il s'était attaché à l'histoire des sectes médiévales. Sens de l'opprimé sans doute, car il était généreux

et ouvert à tout ce qui est de l'homme, mais aussi besoin savant de découvrir ce qui avait été plus ou moins délibérément écarté du champ de la recherche religieuse, comme anormal, inutile ou coupable. Justicier des hommes oubliés ou refoulés, il savait que dans le singulier, le scandaleux, l'interdit par convention tacite ou condamnation confortante, quelque chose de la guête humaine de religion demeure enclos. Aussi bien n'était-ce point hasard si dans ses études d'hérésiologie il s'était tout spécialement attaché aux sectes se réclamant de l'Esprit - courant plus ou moins souterrain des pulsions les plus profondes et les plus sublimantes que l'Église-institution dans son architecture souveraine n'arrivait pas à intégrer, tant il était connaturellement anarchique. Face aux tumultes de l'Esprit, deux attitudes normalement interviennent: ou l'imposition du silence, jusqu'à ce que, dit-on, raison survienne; ou une auscultante maïeutique. Les circonstances, le génie historique de l'Église médiévale lui firent choisir quelque peu farouchement la première. Au détriment de cette présence mystérieuse au tréfonds de l'exister humain, animatrice, révoltée et toujours créatrice, cet Esprit dont Paul Alphandéry s'acharnait à retrouver le mystère, la certitude, la nécessité.

Les sectes médiévales, plus ou moins cryptiques et endémiques, l'ont-elles conduit aux croisades? Irrationnel et forces tumultuaires, au-delà de toute bénédiction d'Église, l'y menaient naturellement. Mais il fallait un beau courage pour rouvrir un dossier classé, bien étiqueté, où quant à l'événementiel tout semblait avoir été dit, narré, dénombré, et de façon contrastée mais également résolue, classé comme folie pernicieuse ou célébré comme consécration historico-sociale. Il en fallait sûrement beaucoup plus pour détourner Paul Alphandéry de sa recherche, au-delà de l'établi, des forces vives de religion au cœur de la société médiévale. C'est par les pulsions collectives que les événements surviennent, et rendre manifestes ces forces obscures, les comprendre, enracinait le récitatif, traditionnellement linéaire ou discursivement épique, dans des besoins vitaux de l'espèce, particulièrement poignants en une société en discord d'elle-même, entre l'exigence de se fixer dans l'ordre stable de sa terre et l'attente eschatologique du second retour du Christ.

L'analyse des croisades successives, sur l'épaisseur temporelle de quasi trois siècles, devait éclairer d'autre part le jeu persévérant et parfois acharné des forces temporelles, l'Église romaine

la première, pour réduire à leur ordre du stable et du canonique des entreprises inquiétantes d'insensé. Mais à ce niveau, le narré historique bien établi et comme sans question sur cette folie maintenant si lointaine, comprendre les croisades ne pouvait être entrepris qu'en approchant le plus possible des événements par un recours aux témoins les plus sûrs, récit des faits et légendes emmêlés. Des années durant, au gré de ses séminaires, Paul Alphandéry a scruté dans les documents d'époque, annales. chroniques, traditions historiques déjà réunies dans une œuvre aussi expressive d'une volonté de fixer l'énigme de l'histoire que le Speculum historiale de Vincent de Beauvais, une lecture des faits et à travers celle-ci des motivations qui pouvaient avoir jeté sur les routes sans fin entre Occident et Orient ces cohues sacrificielles ou ces troupes aventureuses de soldats de la foi. Aussi, bien que fort respectueux de toutes les disciplines dites « critiques », l'ouverture au sens du vécu était-elle la vie même du cours. Et sa grandeur: pour un auditoire plus ou moins clairsemé, fidèle au gré des intempéries, où apparaissait parfois, mousquetaire inquiétant et insolent, un Monseigneur Mayol de Luppé, où le plus assuré de mes compagnons était un mystérieux abbé Taine, neveu, disait-on, de l'historien, et qui se retirait très vite dans un silence timide mais sans doute méditatif, un homme admirable, d'une bonhomie toute simple, s'acharnait avec une délicatesse extrême, une lucidité et une clairvoyance souvent joyeuses, jamais blessantes ni partiales, à faire surgir le pourquoi d'une prodigieuse aventure. L'étroite salle du séminaire s'en trouvait parfois transfigurée. Tel le maître, comme ma mémoire le garde, quêteur inlassé et révérent du sens.

De lui, pour moi, ces découvertes: l'absurde; le mythe; le sens. Il est un absurde courtelinesque ou kafkaïen, celui où nos sociétés modernes, effrénées de réglementation et donc de mépris de l'homme, s'acharnent à paralyser, à tarauder ou détruire les puissances de la vie. Absurde qui, malgré le poids écrasant des passivités ambiantes et cet inexpugnable, si lumineusement stigmatisé par le Bernanos des Grands Cimetières sous la Lune, où la médiocrité cristallise jalousies de son pouvoir et sa jouissance inquiète jusqu'à férocement, par tous moyens, s'en faire une citadelle, témoigne cependant, quand la lucidité l'éclaire et que la dénonciation survient, d'une énergie vitale qui se refuse à s'éteindre. Le scandale de la déraison libère ici l'irrationnel, cette force souterraine qui est puissance d'exister et d'accomplir.

Tel l'endroit de l'absurde, celui qui dans la croisade se délivre. Ces entreprises, insensées pour qui veut raison garder, font éclater les confins où sagement nous enfermons l'exploit humain, pour qu'il ne dépasse que juste ce qu'il faut. Autrement dit, nous ne les comprenons pas, si l'on garde à l'acte de comprendre non seulement sa vertu d'être conceptualisé en discours mais encore ce qui, dans son énergétique enclose, s'avoue de volonté confinante. L'entreprise insensée enserre un sens qui nous échappe : si les historiens postérieurs se sont acharnés à étroitement l'expliquer soit pour la condamner ou la moquer, soit pour la réduire à une geste d'aventures ou d'expédition coloniale, ce sens, ils ne l'ont pas appréhendé pour autant. Non-sens pour les uns, sens pour les autres, ce dichotomisme brut serait désespérance de connaître; pire encore, appauvrissement et mutilation d'exister. À l'absurde imposé, mécanisé, répond aujourd'hui la violence. En l'absurde jaillissant hors toutes prévisions et raisons, comme une pulsion de dépense vitale et donc recherche de plénitude et d'accomplissement, se découvrent au contraire jusque dans leur surgie turbulente les forces enfouies de l'âme profonde, et, dans ce jaillissement, l'aveu de ce qui a besoin d'être. Par l'une et l'autre voie, la reconnaissance et la condamnation de l'absurde manifestent les fonds irrationnels de l'existence collective. Refoulés, niés, mentalement dissociés ou disséqués, l'un ou l'autre jour ceux-ci refont surface, peut-être selon des rythmes encore insaisissables; du moins éclatent-ils avec une force telle qu'il n'est désormais pour quiconque possible de les nier ni de n'en plus tenir compte. Ainsi découverte de l'irrationnel comme énergétique de l'histoire, avec cette double vertu, d'une part d'être le plus souvent caché mais partout affleurant, d'autre part d'être réservoir ou source de tout le « faire » humain. Découverte qui ne peut que mettre à mal aise et les critères de lecture et d'interprétation d'une historiographie souverainement rationalisante et le découvreur lui-même, plus ou moins atteint du délire d'Oreste, avec tous ces serpents qui sifflent sur sa tête.

Sur le cas prestigieux de la Croisade s'avérait cependant le fait, lumineux, que l'irrationnel, jusque dans sa forme la plus panique, anime le vouloir-vivre collectif. Donnée qu'il n'était plus possible d'éluder, à peine de conscience desséchée. Restait à définir les approches de ce monde souterrain. L'appréhension saine de l'absurde fait éclater les liaisons mentales de notre

Itinéraire 15

univers quotidien, et il n'est rien tel que l'insensé pour contraindre à l'exploration du sens. À condition de nous délivrer de cette suffisance réductrice qui, parce que nous ne comprenons pas, ou assimile ou condamne. Ni reconnaissance ni pénétration de l'extraordinaire ne peuvent se poursuivre selon les voies communes. À l'encontre des apparences, l'absurde est voie de l'extraordinaire, en ceci qu'il est signe. Signe qu'il y a autre chose au-delà : cela peut être la santé de vivre, une volonté de puissance, l'accomplissement d'un destin ou une folle espérance. C'est grand-chose que la découverte du signe. Les émergences des forces irrationnelles, on pourrait dire leur langage à la fois silencieux et sans code, se manifestent par des signes. L'histoire de la croisade foisonne de ceux-ci, comme elle est rythmée de prophéties, langage plus direct de l'annonce et scansion dans la continuité indéchiffrable et inexorable du temps. D'où l'approche d'un extraordinaire, par la reconnaissance des signes, la lecture de leurs cohérences associatives, la lente prise de conscience d'un monde des profondeurs, qui, à tel moment de l'histoire, éclate en surgies abruptes, puis lentement usé s'enfouit, pour renaître ici ou là, sous une forme ou sous une autre, et imposer, fatal, nourricier, confortant d'espérance, l'« au-delà ».

À ce niveau, dans le seul tumulte des signes, l'irrationnel demeurerait à la fois inaccessible et redoutable, comme l'imprévisible de l'ébranlement des profondeurs. La tendresse ou l'indulgence chaude de Paul Alphandéry pour la collecte des signes de l'annalistique médiévale, son application à comprendre, c'est-à-dire à lier sans que jugement intervienne, et jusqu'à l'ébauche d'une thèse où sa sensibilité le portait à nouer Croisade et pauvreté, pétrissaient lentement le corps d'un mythe. Tant de définitions ont été données de cette réalité envoûtante ou exécrée que le lieu n'est point ici d'en débattre. Simplement de grossoyer alentour. La « psyché » collective semble en effet s'équilibrer ou se nourrir, à sauvegarder, dans la monotonie du jour après jour, la survenue de l'extraordinaire en se composant un système cohérent de lecture, voire d'explication et, tout en préservant la réalité de l'étrange, de transmission sécurisante. Tout est déchiffrable et même décomposable dans le mythe, puisque celui-ci est récit, légende, du dit ou de l'écrit, donc des actes de l'habituel avec les mots mêmes du quotidien. Ce qui l'est déjà moins, c'est son vocabulaire tout d'images et de formes, les liaisons établies entre elles et la contexture même de ce qui doit être une histoire.

Mais pour que l'histoire soit, il faut qu'une histoire la crée. S'emparer du mythe pour le traiter comme un objet, c'est prendre le risque d'en perdre l'âme, et si le mythe ainsi que dit le mot est fil, aucune Ariane ne nous en donnera le moyen de délivrance. Notre lecture, quels qu'en seraient les décodages les plus subtils, ne demande qu'à projeter les ressources de notre imaginaire sur ce qui fut création originale, un secret unique de puissance, vertueux seulement pour ceux qui le constituèrent. Ce qui pour autant ne nous offre pas le mythe comme un corps clos – le patrimoine humain deviendrait alors réserve de l'intransmissible – non plus que nous n'en pouvons disposer au gré d'un comparatisme souverain ou d'une chirurgie disséquante.

Tout secret exige patience, celle justement de retrouver son histoire et ce dans la réalité d'une histoire dont nous savons qu'elle est faite de restes, plus ou moins choisis par les hasards des temps. Mais à travers la pauvreté des moyens, un corpus de langage s'impose: substantifs, verbes, images, choix référentiels car il y a partout traits d'une mémoire historique; au jeu des épithètes, le psycho-affectif se découvre, et lentement s'informe un système de corrélations associatives - le langage du mythe compose des images immédiates, adhésives donc au réel -, d'oppositions élémentaires et de fictions consacrantes. Tout cela fait le mythe sans qu'on puisse, retournant les choses, prononcer que le mythe est cela, et rien que cela. Instrument de puissance d'exister ou de volonté d'insuffler, le mythe est toujours plus qu'il ne réussit à étreindre. Le vécu déborde le mythe; si le mythe dans son brut et dans sa constitution ne cesse de nous y ramener - car il a été fait pour un mieux vivre, mieux se défendre de l'univers ou s'en assurer sinon la possession, du moins la disposition -, seule l'histoire du mythe peut permettre d'en cerner les responsables, d'éclairer par traits le pourquoi de cet étrange et organique alliage, d'en percevoir aussi parfois les échos dans les vies ou les marques sur l'époque. Ainsi Paul Alphandéry poursuivait-il le mythe avec un scrupule de visionnaire et une extrême sensibilité à l'humain. Sans prononcer le mot d'ailleurs, dans sa globalité d'aujourd'hui. Homme du terrain des âmes, il ne s'insurgeait pas ou fort peu, d'une pointe rare parfois ou d'un éclair malicieux dans ses yeux, contre un vocabulaire rationalisant, cependant pour lui dépassé. Ainsi grandissait la croisade comme geste insensée mais si profondément enracinée dans le vouloir vivre d'un temps qu'elle y découvrait une âme.

De l'âme collective, le mythe est justement le langage, d'autant plus secret que plus folle l'entreprise. Leçon implicite et exemplaire du maître, que réflexions sur ses travaux et la recherche d'une démarche organisatrice de ses enseignements ont permis d'approfondir sur le fait historique et pluriséculaire de la croisade.

### LE MYTHE DE CROISADE

Ainsi s'est lentement élaboré, dans le double sentiment d'une initiation et d'une fidélité Le Mythe de croisade. Essai de sociologie religieuse <sup>1</sup>. Étude tourmentée, compacte, parfois utilement audacieuse. Sans s'attarder aux démarches d'une approche plus ou moins phénoménologique, il suffira d'en retenir ici quelques traits fondamentaux, ceux qui donnent chair au mythe, parmi les plus constitutifs.

C'est d'abord, au niveau de l'écrit - nos seules sources pour une exploration d'âme à quasi neuf cents ans de l'événement déclencheur - l'éloignement spatial et temporel des récits concernant la geste de la première croisade. Les chroniqueurs font certes état de témoins, mais témoins immatériels, ou peu s'en faut : en fait, le seul texte à même l'événement, et probablement rédigé aux lendemains victorieux dans la Jérusalem libérée, ne connaît comme dynamique de la prodigieuse aventure, dans la geste des combats, que l'onirologie et la conscience physique du Dieu présent dans la bataille. Données précieuses certes, mais courtes, pour appréhender le stupéfiant ou l'insensé : en tête de ces Gesta francorum et aliorum hierosolimitanorum au titre si expressif de l'équilibre des forces pour la victoire, le verset dorénavant classique de l'intimation du Christ, Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam et sequatur me (Matthieu, xvi, 24) 2, et c'est tout.

D'évidence les chroniqueurs immédiatement postérieurs à

2. « Qui veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. » Ou encore, Marc, VIII, 34 et Luc, IX, 23.

<sup>1.</sup> Thèse de doctorat ès lettres, faculté des lettres de Paris, 1956 (2 681 p. dactylographiées).

l'événement devaient essayer de comprendre : dramatique des départs; péripéties de la route et l'interminable du chemin jusqu'à l'élaboration, en Guibert de Nogent, de l'hallucinante image de ces enfants qui, chaque fois qu'apparaissaient dans le lointain les tours d'une ville, demandaient si c'était là Jérusalem: les chocs ou feutrés ou sanglants avec l'Empire d'Orient; l'acharnement des combats ponctués de miracles, l'adversaire étant toujours le plus nombreux, les troupes croisées toujours inférieures en nombre et en général naturellement victorieuses. l'exultation finale de la montée vers Jérusalem et la gloire du triomphe manifestée dans les flots de sang infidèle; tels quelques traits de l'imagerie mise en place. Mais celle-ci, fondée sur un système mental sous-jacent, avec ses mécanismes antagonistes entre Chrétienté et infidèles, en l'occurrence le Sarrasin, entre péché qui vaut défaite et vertu, au sens mieux que moral, qui impose victoire; son unité profonde aussi entre nature et surnature, les puissances surnaturelles sans cesse intervenant au combat; sa lecture conséquente de l'extraordinaire migrance selon versets ou prophéties de l'Écriture, la seule grille disponible d'intelligibilité, et pour atteindre aux racines mêmes de l'événement inoui, l'accomplissement de l'annonce faite par le Christ lui-même de son retour en un second avenement. La venue ou le retour du Christ pouvaient seuls, à la limite, susciter pareille folie collective et en faire - la force vaut d'en être soulignée - participation active de la chrétienté entière à ce que soit tenue la promesse salvifique.

D'autres raisons plus temporelles apparaîtront ici et là : quelle qu'en soit la hiérarchie désurnaturalisante, c'est dans le mental des hommes de l'Occident une conscience collective de Jérusalem qui centre les péripéties de l'aventure ou de l'entreprise, plus tard mieux organisée: Jérusalem, lieu du Jugement dans une scénographie eschatologique de fin des temps ou ville sainte, indispensable au pèlerinage chrétien pour la libération des péchés les plus capitaux, dans tous les cas, lieu du salut. Conscience « cléricale » certes, conscience de ceux qui savent et qui lisent, mais quand les annalistes des monastères collectent, année après année – entre première et deuxième croisade en particulier – les signes de la marche à l'Orient, l'ébranlement atteint beaucoup plus loin que le petit monde des clercs. Ceux-ci d'ailleurs, dans la geste de croisade, demeurent très largement confondus dans la masse. Qu'élaboration mythique il y ait, au cheminement

RICHARD F. KUISEL: Le Capitalisme et l'État en France.

JACQUES LAFAYE: Quetzalcoatl et Guadalupe.

DAVID S. LANDES : L'Europe technicienne ou le Prométhée libéré.

JACQUES LE GOFF: Pour un autre Moyen Âge.

JACQUES LE GOFF: La Naissance du Purgatoire.

JACQUES LE GOFF: L'Imaginaire médiéval.

JACQUES LE GOFF: Saint Louis.

JACQUES LE GOFF: Saint François d'Assise.

EMMANUEL LE ROY LADURIE : Le Territoire de l'historien, I et II.

EMMANUEL LE ROY LADURIE : Montaillou, village occitan, de 1294 à 1324.

EMMANUEL LE ROY LADURIE : Le Carnaval de Romans.

GIOVANNI LEVI: Le Pouvoir au village.

MOSHE LEWIN: La Formation du système soviétique.

ANDREW W. LEWIS: Le Sang royal.

BERNARD LEWIS: Le Retour de l'Islam.

BERNARD LEWIS: Race et esclavage au Proche-Orient.

GUY LOBRICHON: Héloïse. L'amour et le savoir.

CATHERINE MAIRE : De la cause de Dieu à la cause de la Nation. Le jansénisme au XVIII e siècle.

ÉLISE MARIENSTRAS: Nous, le peuple. Les origines du nationalisme américain.

HENRI MASPERO : Le Taoïsme et les religions chinoises.

SANTO MAZZARINO: La Fin du monde antique. Avatars d'un thème historiographique.

JULES MICHELET: Cours au Collège de France, I. 1838-1851, II. 1845-1851. ARNALDO MOMIGLIANO: Problèmes d'historiographie ancienne et moderne.

ROBERT MORRISSEY: L'Empereur à la barbe fleurie. Charlemagne dans la mythologie et l'histoire de France.

CLAUDE NICOLET : Le Métier de citoyen dans la Rome républicaine.

CLAUDE NICOLET : L'idée républicaine en France.

CLAUDE NICOLET: Rendre à César.

THOMAS NIPPERDEY: Réflexions sur l'histoire allemande.

PETER NOVICK: L'Holocauste dans la vie américaine.

DANIEL NORDMAN: Frontières de France. De l'espace au territoire, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle.

OUVRAGE COLLECTIF (sous la direction de François Furet et Mona Ozouf): Le Siècle de l'avènement républicain.

OUVRAGE COLLECTIF (sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora):

Faire de l'histoire, I : Nouveaux problèmes.

Faire de l'histoire, II : Nouvelles approches.

Faire de l'histoire, III : Nouveaux objets.

OUVRAGE COLLECTIF (sous la direction de Pierre Nora): Essais d'ego-histoire.

OUVRAGE COLLECTIF (sous la direction de Pierre Birnbaum): La France de l'affaire Dreyfus.

MONA OZOUF: La Fête révolutionnaire, 1789-1799.

MONA OZOUF: L'École de la France.
MONA OZOUF: L'Homme régénéré.

GEOFFREY PARKER : La Révolution militaire. La guerre et l'essor de l'Occident,

1500-1800.

OLIVIER PÉTRÉ-GRENOUILLEAU : Les Traites négrières.

MARC PHILONENKO: Le Notre Père. De la prière de Jésus à la prière des disciples.

JACQUELINE PIGEOT: Femmes galantes, femmes artistes dans le Japon ancien, x1°-x111° siècle.

MAURICE PINGUET: La Mort volontaire au Japon.

KRZYSZTOF POMIAN: L'Ordre du temps.

KRZYSZTOF POMIAN: Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise: XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle.

KRZYSZTOF POMIAN: Des saintes reliques à l'art moderne. Venise-Chicago, XIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle.

ÉDOUARD POMMIER: L'Art de la liberté. Doctrines et débats de la Révolution française.

ÉDOUARD POMMIER: Winckelmann, inventeur de l'histoire de l'art.

DOMINIQUE POULOT: Musée, nation, patrimoine, 1789-1815.

GÉRARD DE PUYMÈGE: Chauvin, le soldat-laboureur. Contribution à l'histoire des nationalismes.

ROLAND RECHT: Le Croire et le Voir. L'art des cathédrales (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle).

PIETRO REDONDI: Galilée hérétique.

ALAIN REY: « Révolution »: histoire d'un mot.

PIERRE ROSANVALLON: Le Sacre du citoyen. Histoire du suffrage universel.

PIERRE ROSANVALLON: Le Peuple introuvable. Histoire de la représentation démocratique en France.

PIERRE ROSANVALLON: La Démocratie inachevée. Histoire de la souveraineté du peuple en France.

JEAN-CLAUDE SCHMITT : La Raison des gestes dans l'Occident médiéval.

JEAN-CLAUDE SCHMITT : Les Revenants. Les vivants et les morts dans la société médiévale.

JEAN-CLAUDE SCHMITT : Le Corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale.

JERROLD SEIGEL: Paris Bohème, 1830-1930.

CHRISTOPHE STUDENY: L'Invention de la vitesse. France, XVIII e-XIX siècle.

KEITH THOMAS: Dans le jardin de la nature.

H. R. TREVOR-ROPER : De la Réforme aux Lumières.

ROBERT VAN GULICK: La Vie sexuelle dans la Chine ancienne. FRANCO VENTURI: Les Intellectuels, le peuple et la révolution.

JEAN-PIERRE VERNANT: L'Individu, la mort, l'amour.